

# LE PANOPTICUM



Andrei Sobol

# LE PANOPTICUM

Andrei Sobol

Avant-propos et traduction du russe de  
Fanchon Deline

Éditions La Baconnière

17

14

1

11

20

12

9

5

22

7

13

6

8

15

16

4

10

21

18

3

2

19





## PERSONNAGES PRINCIPAUX

### Les représentants du Panopticum

#### *Membres du personnel*

- 1 Tsimbaliouk, le directeur
- 2 Marguerite, la femme au cœur à droite
- 3 Egor Souchkov, souvent nommé Egorouchka (diminutif),  
alias Alphonse Mathé, le lilliputien
- 4 Zboïko, l'homme à la peau sur les os
- 5 Klara Anissimovna, la femme à la tresse longue de deux mètres
- 6 Jarikova, la femme de deux cents kilos

#### *Pièces du musée*

- 7 Rachel, la tragédienne juive (figure de cire)
- 8 Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI (figure de cire)
- 9 Le Samoyède, armé de son carquois (figure de cire)
- 10 L'Arabe en burnous (figure de cire)

- 11 La Tyrolienne (automate)
- 12 Le Boer (automate)
- 13 L'éléphant monté par son cornac Makhmout  
(petit jouet mécanique)

Les membres de la communauté des anarchistes-égocentristes

- 14 Anton Razvozaev, chef du groupe
- 15 Iakob Maznikov, souvent nommé Iachka (diminutif),  
également appelé « le Manchot »
- 16 Lesnitchi, l'homme à la chevelure et à la barbe hirsutes
- 17 Marius Petrovitch, dit « le grand-père », guide spirituel du groupe
- 18 Le Juif Salomon, atteint de la maladie de Basedow
- 19 Vassenka ou Vassia, l'homme de plus de deux mètres
- 20 Zina Kirkova, la demoiselle à lunettes
- 21 Sérafima, amante cosaque enlevée par Anton Razvozaev
- 22 Chourka, le jeune fils de Sérafima et d'Anton Razvozaev

# Avant-propos

*Il ne peut y avoir de littérature authentique qu'à la condition que ce ne soient pas des fonctionnaires consciencieux et bien-pensants qui la fassent, mais des fous, des ermites, des hérétiques, des rêveurs, des rebelles, des sceptiques.*<sup>1</sup>

Approchez, approchez, lecteurs et lectrices, n'ayez pas peur : venez découvrir *Le Panopticum* d'Andreï Sobol ! Mon souhait est de vous y introduire, sans pour autant vous dicter le chemin à suivre. C'est que, dans l'histoire que vous allez lire, la formule de l'écrivain Andreï Biély, contemporain de Sobol, est parfaitement de mise :

*Tout roman est un jeu de cache-cache avec le lecteur.*<sup>2</sup>

Écrit entre 1921 et 1922, *Le Panopticum* témoigne avec force d'une période fertile de la littérature russe, où le désir d'un monde nouveau put un temps s'exprimer à travers l'expérimentation, le jeu et la recherche formelle, loin des schémas attendus. Durant les premières années qui suivirent la révolution de 1917 en effet, une certaine liberté créatrice pouvait

---

1 Eugène Zamiatine (1884-1937). Extrait de *J'ai peur (Ia bojus)*, publié à Saint-Petersbourg en 1921 dans le numéro 1 de la revue de la maison des Arts. Cité ici par Vittorio Strada (traduit de l'italien par Janine Boussot) dans *Histoire de la littérature russe*, volume 2, chapitre I, éditions Fayard, 1988.

2 Andreï Biély (1880-1934), *Notes d'un rêveur*, paru en russe en 1919. Cité ici par Katerina Clark (traduit de l'anglais par Monique Slodzian) dans *Histoire de la littérature russe*, volume 2, chapitre VI, éditions Fayard, 1988.

encore s'exprimer en Russie. Elle s'inscrivait dans un contexte littéraire plus large, où ceux qu'on appelait alors les « compagnons de route » — ces écrivains qui reconnaissaient la révolution, mais entendaient suivre leur propre voie artistique — étaient tolérés, voire défendus par certains dirigeants<sup>3</sup>. Jusqu'à ce que l'idéologie prolétarienne s'impose, Congrès après Congrès, et aboutisse en 1932 au dogme du « réalisme socialiste », condamnant les écrivains à se conformer à l'idéologie du Parti.

Cette nouvelle, vous l'aurez compris, ne suit guère la ligne. Et à plus d'un titre : loin de proposer une trame linéaire, elle semble plutôt tenir du kaléidoscope, livrant son intrigue sous la forme de fragments éclatés. Comme si l'auteur cherchait à brouiller les cartes du temps, des espaces et des personnages en jeu. Plusieurs critiques littéraires ont d'ailleurs perçu dans l'écriture de Sobol l'influence d'autres novateurs russes de cette période, tels l'écrivain Boris Pilniak ou le poète Alexandre Blok. Mais en se laissant emporter dans le flot des images et des scènes de ce récit, on devine peu à peu une étrange Russie en proie à la guerre civile ; en se laissant bercer par la voix de l'auteur, balançant entre prose et poésie, on perçoit de plus en plus distinctement « le bruit du temps »<sup>4</sup>.

Le bruit du temps qu'en ce début du xx<sup>e</sup> siècle Andreï Sobol ne s'est pas contenté d'entendre au loin. En 1902, âgé d'à peine quatorze ans, il quitte le foyer familial et voyage à travers la Russie. Épris de justice, il embrasse bientôt la cause sioniste,

---

3 Tel Léon Trotski, qui introduisit lui-même le terme de « compagnon de route ».

4 Formule inventée par le poète russe Ossip Mandelstam (1891-1938), qui donna ce titre à un de ses recueils de souvenirs, publié en 1925.

puis celle du mouvement socialiste révolutionnaire, puis celle de la révolution... Et en paie le prix fort. Ainsi, en 1921, au moment où il commence à écrire *Le Panopticum*, l'écrivain a déjà derrière lui : trois années passées dans les prisons et bagnes tsaristes, une longue cavale menée à travers le pays jusqu'en Europe, six années d'exil dans différentes villes du Vieux Continent, une année de combat sur le front du Caucase, puis une autre sur celui de la révolution, une condamnation à mort ordonnée par les Blancs<sup>5</sup> à laquelle il échappe de justesse, une arrestation par les bolcheviks suivie d'un nouveau séjour en prison... et ce ne sont là que les grandes lignes.

Idéaliste, Andreï Sobol n'a de cesse de chercher une cause juste, dans laquelle s'engager corps et âme. Une cause qui puisse l'arrimer dans cette Russie qui lui est chère. Mais de désillusion en désillusion, il n'y trouvera jamais sa place... En 1926, trois ans après avoir renoué par nécessité avec le pouvoir soviétique, et à la suite de deux tentatives de suicide commises en 1924 et 1925, le jeune écrivain met fin à ses jours.

*Le Panopticum*, écrit peu de temps avant que Sobol ne commence à sombrer, porte assurément l'empreinte de sa vie tumultueuse, charriant pêle-mêle, au travers de curieux personnages, les élans, les tourments et les espoirs brisés qui l'ont habité.

Il est frappant de constater, comme l'a très justement fait remarquer la chercheuse Annick Morard — à qui on doit la découverte de ce texte dans le monde francophone<sup>6</sup> —, que peu

---

5 Russes fidèles au régime tsariste, opposés aux Rouges, bolcheviks.

6 Dans l'essai *Ourod, autopsie culturelle des monstres en Russie*, éditions La Baconnière, 2020.

de commentateurs de Sobol ont osé s'aventurer dans les dédales de cette nouvelle, préférant sans doute s'appuyer sur l'analyse d'autres œuvres moins équivoques. Le titre du récit, qui désigne le lieu au cœur de l'intrigue, semble d'ailleurs annoncer d'entrée de jeu une multiplicité de lectures possibles. Les *panopticum*, dont la traduction française, « musées de figures de cire », rend mal toute la réalité, se développent en Russie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Héritiers directs des cabinets de curiosités, mais conçus dans un esprit de divertissement, ils ont pour vocation de faire découvrir au public l'étonnante diversité de la nature et de la vie humaine. Leur riche collection d'objets hétéroclites (photos, dessins, peintures, moulages, figures de cire, automates, etc.) rend compte, dans un joyeux désordre, d'éléments touchant aussi bien à l'histoire qu'à l'anatomie, la mythologie, la pathologie ou l'ethnographie.

C'est dans ce lieu d'ouverture sur le monde que Sobol nous entraîne, pour le parer de sa mélancolie, de son humour grinçant, mais aussi de sa tendresse. Dans son récit, le *panopticum* qu'il dépeint accueille tour à tour deux groupes de personnages qu'a priori tout oppose : d'un côté, les occupants historiques de ce « musée » — dont une série de « monstres » dans l'esprit des *freak shows* — incarnant un monde en voie de disparition ; de l'autre, une bande d'anarchistes, prêts à déloger les premiers occupants, et au-delà, à renverser l'ordre du monde. Un destin commun semble pourtant lier ces êtres, que l'auteur dote d'ailleurs, quel que soit leur camp, de difformités physiques plus ou moins marquées : au fond, ces hommes et ces femmes ne représentent-ils pas, comme le suggère Annick Morard, « tous les inadaptés et les paumés de la révolution d'Octobre », des individus non conformes, brisés et jetés par la machine bolchevique ?

Ces personnages ont aussi en commun, en dépit de leur apparence parfois rude ou grotesque, d'être profondément humains. Évoquant leurs états d'âme, leurs fragilités et leur ambivalence, Sobol en fait des personnages complexes et « intranquilles », loin des pâles figures du pouvoir en marche, que l'auteur se contente de représenter par d'impassibles portraits trônant aux murs ou de fugaces silhouettes en uniforme. Une approche aussi humaniste, ouverte au doute et aux chemins de traverse s'écarterait dangereusement des stéréotypes glorieux et monolithiques bientôt exigés par le régime, lequel, peu de temps après la mort d'Andreï Sobol, fit disparaître tous ses écrits. Une disparition qui dura près de soixante ans.

Il est donc plus que temps à présent de pénétrer dans cette œuvre et de pousser la porte du *Panopticum*...

Puisse cette lecture, au-delà de l'expérience poétique qu'elle propose, apporter une touche supplémentaire au tableau complexe de l'histoire de la Russie des années vingt et contribuer à la découverte d'un auteur singulier, « talentueux et injustement oublié »<sup>7</sup> ; un auteur distingué par nombre de ses contemporains et en qui l'écrivain Varlam Chalamov voyait « la conscience de l'intelligentsia russe »<sup>8</sup>.

Fanchon Deligne

---

7 Termes utilisés par la chercheuse Diana Gantseva, qui a récemment consacré une biographie à l'auteur (*Andreï Sobol: tvorcheskaïa biografïa*, Rideró, 2022).

8 Chalamov, Varlam, *Les années vingt*, Verdier, 2008, p.86. Traduit du russe par Christiane Loré. Première publication russe en 1962.



# LE PANOPTICUM

# Chapitre 1

Jours blancs, nuits blanches. Il fait tout blanc. Des congères hautes comme un homme se dressent derrière les portes cochères, dans les cours, derrière les haies, dans les jardins et potagers — montagnes immaculées. Dans le ciel, pas un point, pas la moindre petite tache, mais en bas, frêles masures et cahutes de guingois se dessinent, semblables à des petits raisins secs sur une brioche vaporeuse.

La ville de Krasno-Selimsk traverse sa deuxième année. L'ancienne cité de Tsarevo-Selimsk comptait bien plusieurs siècles<sup>1</sup>, mais les Rouges ont frappé le tsar par-derrière. Le chef de la police du district a été abattu sur le mont aux Chèvres. Dans le commissariat, sur un mur, un rectangle blanchâtre remplace le portrait de l'homme portant la couronne et le globe ; mais sur le pan de mur voisin, recouvert du même papier peint moisi et criblé de souvenirs de mouches, il y a un nouveau portrait : celui du chef de garnison, en campagne dans le Kouban. Le comité du district a élu domicile dans sa maison. La châsse contenant les reliques du monastère Saints-Boris-et-Gleb a été emportée dans un wagon flanqué de l'inscription « poissons ». Un futuriste pétersbourgeois vêtu d'une veste de travail matelassée a ouvert un atelier de poétique<sup>2</sup>. Et la neige continue de tomber et de tomber.

Avant même la première neige, dans l'automne humide, à peine frémissant, Krasno-Selimsk est déjà plongé dans l'obscurité : plus de bois à la centrale électrique, les habitants de la ville traquent le kérosène comme on traque le maigre gibier dans les

prairies. On sent la présence du vendeur au noir, Evdokimov, à cinq rues à la ronde, tant il empeste le pétrole, le mazout et une autre odeur indéfinissable. À l'atelier de poésie, après le séminaire du soir, une jeune fille gifle le futuriste pétersbourgeois et crie à s'en rompre la voix : « Salopard, tu m'as trompée ! » et au petit matin, le futuriste muni de son mandat et de son billet d'État se tire en vitesse. Une petite vieille décatie pleure des larmes de sang en faisant la queue pour le pain et menace de conter au bon Dieu toutes les vilénies des hommes. Et la pluie continue de battre et de battre.

Il pleut sur Krasno-Selimsk. Des nuages de feutre surplombent les champs, les ravins, les fossés et les chemins de campagne. Pétersbourg ruisselle, Kostroma ruisselle, la boue se répand à Moscou, devant la chapelle de la Vierge d'Ibérie. Des torrents vaseux déferlent à Kanavino, dans la banlieue de Nijni. Dans l'Oural, en Sibérie, en Ukraine, les régiments et divisions ont de l'eau jusqu'aux genoux. Canons mouillés, convois mouillés, décrets mouillés sur des palissades russes mouillées — la vieille Russie patauge dans les flaques, elle patauge sans trembler, elle patauge, et à travers les nuages, elle devise avec le soleil :

— Allons bon !

... Petite pluie, arrête-toi...<sup>3</sup>

## II

En novembre, juste après la célébration de l'anniversaire de la révolution, un hôte de marque venu de Moscou a débarqué à Krasno-Selimsk. Il disposait d'un wagon privé et d'une auto-

mobile montée sur un wagon-plateforme. La sirène a hurlé deux fois, alertant les ruelles, les venelles et les impasses, affolant les chevaux et les hommes de vingt-cinq ans qui refusaient de s'enrôler, mais au troisième coup, soudain, elle s'est tue : l'automobile s'est retrouvée coincée dans la rue principale ; enlisée dans la boue, perdue dans l'obscurité. C'est alors que Krasno-Selimsk a déclaré une guerre ferme et implacable aux ténèbres.

Tel un diable vaincu disparaissant de la scène par une trappe, les ténèbres se dissipent. L'un après l'autre, les prodiges électriques se jettent dans la course, et au bout d'un long moment, pour la joie des gamins, des coursiers et des demoiselles soviétiques, une enseigne s'allume rue Saint-Sauveur-de-Koudrino, enseigne certes rachitique — ne comptant pas plus de trois petites ampoules —, mais néanmoins... éblouissante :

« Panopticum ».

Là, dans cette rue aujourd'hui nommée Triomphe-de-la-Révolution, presque dans l'artère principale : à deux pas du Conseil, tout près du poste de livraison électrique et d'une guérite à moitié brûlée condamnée par des planches. L'enseigne brille, convie, attire, ensorcelle, et il faut voir comme elle brille, il faut voir comme elle convie, et quelles merveilles elle promet !

Pluie, boue, mélasse, pluie, pluie. Sous les pieds, un magma brun sombre. Au-dessus de la tête, un ciel semblable à une austère couverture d'hôpital, et pourtant :

« Panopticum ».

Mais sitôt la première tempête de neige s'est-elle mise à hurler, tout a mal tourné au Panopticum.

C'est le squelette de l'homme des mers qui a marqué le début des jours de guigne.

Brusquement, on ne sait pourquoi, il a délaissé ses supports et s'est éparpillé en petits morceaux, en sorte que ses côtes se sont retrouvées sur ses rotules et qu'un de ses tibias a atterri sur ses pommettes. Lui qui avec fierté — voire avec un fier mépris — se tenait autrefois debout sur son socle, tel un puissant souverain élevé au-dessus d'une foule misérable et uniforme, il s'était transformé en un bête petit tas, même pas d'os, mais d'osselets de pacotille, jaunes et creux.

Pourquoi ? On l'ignore ; peut-être à cause du froid : on ne chauffait pas durant tout le mois de novembre ; ou peut-être aussi à cause de l'ennui : les visiteurs devenus rares ne lui accordaient guère d'attention, et l'on tirait trop souvent dehors, qui plus est à une distance si sensiblement proche que les doigts du squelette tremblaient comme des pendeloques suspendues à un lustre ; ou peut-être de colère et d'amertume : la veille, un marin lui avait fourré un mégot baveux dans la bouche et donné une tape sur le dessus du crâne, en lui lançant : « Espèce de guignol ! Triple imbécile ! »

Et l'homme des mers a dégringolé de son trône — pour tomber bien bas. Pauvre oiseau égaré venu de contrées inconnues, il a fini ses jours sous le sifflement du vent russe de l'hiver, au numéro trois de la rue Saint-Sauveur-de-Koudrino, aujourd'hui nommée Triomphe-de-la-Révolution, dans le secteur de Pouchtchevski.

Or, voilà qu'à peu près au même moment, le chef de la milice établissait un document terrible et sans appel ordonnant la fermeture immédiate de la section spéciale du Panopticum consacrée aux femmes, en raison de son caractère indécent.

### III

Une demoiselle de la milice, coiffée d'une frange et chaussée de bottes en feutre de fonction, tapait sur une machine à écrire Underwood :

«... dans les vingt-quatre heures, ne présentant aucun intérêt pour la science, si ce n'est de promouvoir la pornographie et d'appâter les individus douteux de la ville... »

Ainsi, la section des femmes — où tous les vendredis, on montrait dans des bocaux à confiture des embryons ; où dans une boîte à couvercle vitré, on exposait des moulages d'organes génitaux, d'intestins et d'ulcères syphilitiques et où, derrière un rideau bleu, on présentait les stades de la grossesse aux côtés d'éminentes courtisanes — ferma ses portes.

Elle ferma irrévocablement, tout comme l'homme des mers avait définitivement sombré dans le néant — droit dans les épluchures de pommes de terre, les bris de verres, les déchets. Venu des mystérieuses profondeurs marines, cheminant par Londres, Toula, Pékin, Liepaja, Calcutta, à travers les décennies, les siècles, les brouillards, les tropiques, les neiges, côtoyant diocèses, cirques, policiers, hauts-de-forme, sergents de ville, casquettes, soldats, instituteurs, blousons en cuir moscovites, gamins de Paris, prostituées, passant outre les révolutions, les guerres, les émeutes — pour échouer dans la fosse à ordures de l'arrière-cour de l'ancienne maison du marchand Tchachine.

## IV

Les explications sur les ulcères et les autres pièces du musée étaient données par Tsimbaliouk en personne.

C'était un homme chenu, poli et d'allure respectable. Marguerite, elle, gérait les photos et les images. Les autres jours, excepté les vendredis, elle était la femme avec un cœur à droite, et cela sans le moindre trucage : on collait son oreille contre sa poitrine et on entendait battre à droite un cœur bien vivant, pour de vrai, comme chez n'importe qui d'autre — côté gauche.

## V

Le cœur droit meurtri, Marguerite transporta les bocaux dans un petit débarras et glissa les photographies des courtisanes (de l'amante du pharaon Ramsès à la favorite tcherkesse d'Abdul-Hamid) derrière l'affiche de *Cléopâtre allongée sur son lit*. Tsimbaliouk cloua le couvercle de la caisse contenant les ulcères, puis, samedi, ayant fait les comptes, il secoua fiévreusement sa barbe falierienne<sup>4</sup>, et durant la nuit, il frappa Marguerite. Il visait le côté gauche, épargnant le droit.

C'est alors aussi que quelque chose se contracta dans la poitrine du Boer blessé<sup>5</sup> et qu'il cessa de respirer : il grogna, s'étrangla, puis se tut. Et soudain, la Tyrolienne en cire dotée d'une petite fente sur le côté — où l'on glissait jadis des pièces de cinq kopecks — s'est mise à cligner paresseusement des yeux, comme si elle était de connivence avec le Boer. Elle clignait des yeux sans entrain, mollement ; on ne percevait en elle aucune trace de son ardeur d'antan, aucune lueur de sa gaieté passée lorsque, pour

une petite pièce de cuivre de l'Empire, elle battait délicatement des paupières, d'un air enjôleur, comme cherchant à vous inviter chez elle pour des plaisirs exquis.

Nul ne cligne plus des yeux, nul ne respire plus. La mort règne, comme dehors, où la poussière de neige ondoie et file le long des maisons plongées dans un sommeil imperturbable. Nul ne respire, nul ne bat des paupières, rares sont ceux qui s'approchent de la boîte contenant les monnaies des Louis, Carl et Jean sans Terre, même si Tsimbaliouk clame avec prestance que « Louis-Quenz Seize » a tenu telle pièce dans ses mains. Et Marie-Antoinette, la reine exécutée par le peuple pour ses excès et sa vie dissolue, les joues fardées de rose et la perruque poudrée, confirme en vain ces dires d'un majestueux sourire aux lèvres écarlates. Et dans la boîte percée de deux petites fenêtres, l'incendie de Brest-Litovsk<sup>6</sup> flamboie en pure perte, tandis que le petit Corse bedonnant parade inutilement sur le pont d'Arcole<sup>7</sup>.

S'il n'y avait pas eu Zboïko — l'homme à la peau sur les os —, Jarikova — la femme de deux cents kilos — et Klara Anissimovna — la demoiselle à la tresse longue de deux mètres — ainsi que le lilliputien — Alphonse Mathé, alias Egor Souchkov, un petit-bourgeois de la ville de Kline —, alors Marguerite aurait bien couru jusqu'à la rivière et là, au bord du trou verdâtre creusé dans la glace, sur le champ, elle en aurait fini avec tous ces ponts, tous ces ulcères et toutes ces révolutions, comme avec le fait que l'on exécute pour cause de débauche, et que l'on ne trouve plus de bois, et que le technicien Mitka ne veuille pas réparer le Boer blessé sans mandat.

Dans le gel bien tangible de décembre — dont on peut presque palper la présence vengeresse dans les rues désertes, dans

le grand froid de l'hiver qui imprègne aussi les maisons, quand une triple couche de rideaux brodés habille les fenêtres et que derrière la vitre règnent un triple silence, la blanche plaine et la blanche mort —, le bilan des pertes est tombé : un Boer en veste autrichienne et en bandes molletières de l'Armée rouge, une Tyrolienne enjôleuse, de minuscules embryons baignant dans des bocaux troubles — où jadis des framboises enrobées de sucre avaient fait leur visqueux travail — et un avorton à deux têtes, atteint de strabisme, pâle et flasque comme une grenouille crevée.

Et la veille de Noël, jour de blizzard, de faim au ventre, de pénurie de viande, au milieu des sifflements rauques de la tempête, des cartes d'alimentation supprimées et des traîneaux chargés de betteraves gelées — les vivants se sont empressés de suivre les morts faits de plâtre et de cire.

C'est Jarikova, la femme de deux cents kilos, qui disparut la première. Elle avait dérobé le foulard de Marguerite et les souliers en velours de la grande tragédienne Rachel — une juive au visage de cire couleur safran, affublé d'un nez crochu. Volatilisés, le foulard et les souliers refirent bientôt surface au nouveau marché, où ils furent échangés contre de la viande de cheval et de la choucroute : faute de choucroute, l'énorme femme ne cessait d'avoir le hoquet et ressentait une gêne particulière dans ses seins tout gonflés aux mamelons droits et durs.

Ensuite, dans un lesté mouvement de tresse, tel un poisson battant de la queue pour échapper à l'hameçon, Klara Anissimovna fila à son tour. Une dizaine de jours plus tard, les cheveux déjà courts et frisottants, elle accostait sur le trottoir les soldats de l'Armée rouge et, de son preste refrain bien rodé, leur

demandait d'offrir une cigarette « à la sympathique petite colombe bolchevique ».

Quant à Zboïko, l'homme à la peau sur les os, il fondait de jour en jour, et bien que chez lui cela ne se remarquât presque pas (seul son visage devenait plus gris et ses oreilles pendaient davantage, comme celles d'un chien de chasse), Marguerite ne doutait pas qu'il s'enfuirait lui aussi. Ce n'était pas pour rien qu'il s'approchait des fenêtres, se collait contre les vitres et inspectait d'un œil avide les cheminées voisines : de petits nuages de vapeur tournoyaient et des gens tapaient sur la table avec des couverts.

Aussi, Marguerite avait-elle placé ses ultimes espoirs dans Alphonse Mathé, le lilliputien, dans ses joues flasques, ses petites jambes et ses petits bras tout fins, dans ce bon Egor Souchkov, son haut-de-forme et sa petite redingote, dans Egorouchka — cet être d'une fidélité et d'une loyauté sans faille, cette grande âme dévouée logée dans un corps minuscule.

Pendant ce temps, la tempête de neige, elle, continuait de croître et de croître.

Elle ensevelit cinq maigres petits sapins sur la place du Marché-aux-foins, étouffa le son des cloches de Noël, fit culbuter le traîneau du président du Conseil dans le ravin du Renard alors qu'il se rendait d'urgence à une réunion, muni d'un nouveau décret venu d'en haut, et le décret était important, mais le ravin était profond, et les parois recouvertes de glace. Elle tua Klara Anissimovna qui, abrutié par un alcool douteux, gela devant le porche d'un cabaret clandestin. Elle raffla l'unique porcelet de la ville au fournisseur de bois du commissariat, propulsant l'animal jusqu'à l'autre bout de la ville, en pleine nuit, au moment où on

était venu arrêter l'entrepreneur pour avoir remplacé du bouleau par du tremble. Elle poussa des hurlements féroces dans la cheminée de la voyante et chiromancienne Minitchkina, donnant des sueurs froides à la femme du contre-amiral Koprochmatine, venue ni pour la première ni pour la dernière fois tirer du pique et du carreau pour savoir quand les bolcheviks partiraient et où donc était son fils, un cornette décoré de Saint-Georges, un beau jeune homme aux moustaches blondes.

## VI

Quand soudain, fendant la tempête, surgit de la neige et du chaos blanc le chef des anarchistes-égocentristes<sup>8</sup> : Anton Razvozjaev.

Il frappa quelques fois à la porte du Panopticum — le temple de Tsimbaliouk. Il rompit le silence de l'unique refuge de Marguerite, la femme au cœur à droite...

Et ce cœur, comme chez tous ceux qui ont le cœur à gauche, se mit à battre violemment, puis se figea et se glaça quand Razvozjaev, heurtant Marie-Antoinette, cria :

— Où est le patron ?

Marie-Antoinette ne résista pas à la puissance du choc, elle chancela, vacilla, tomba de toute sa hauteur et — dans un craquement sec — sa tête se détacha. Elle se détacha, puis roula sur le sol en répandant de la poussière de plâtre : du sang sec d'un blanc bleuté.

